LILLE : ONL, Smartphony, le concert connecté

LILLE : ONL, Smartphony, concert connecté, le 2 février 2019, 18h15. L'Orchestre National de Lille invente l'expérience symphonique connectée 2.0, et permet à tous un chacun pourvu qu'il soit internaute et connecté, de devenir **CHEF D'ORCHESTRE**, le temps d'un smartphony ou concert connecté. Après une première expérience réussie en janvier 2018 autour du Sacre du printemps de Stravinski, **Alexandre Bloch** – directeur musical de **l'Orchestre National de Lille** (depuis septembre 2016)-, proposent un nouveau concert connecté :

DIRIGEZ l'Orchestre National de Lille sur des extraits de la Symphonie n°1 « Titan » de Gustav Mahler

à l'occasion du cycle Mahler
(intégrale des **9 symphonies jusqu'à janvier 2020**) .

Via l'application gratuite Smartphony* – en français, sous-titrages en anglais, – (développée par la start-up française Waigéo et disponible dès à présent sur les stores pour smartphones)

Cette année, l'Orchestre propose aux internautes de jouer en direct depuis leurs ordinateurs !

Branchez-vous

Samedi 2 février
à partir de 18h15

(Heure de Paris GMT+1)

jouez en direct

(sous-titrages en anglais)
sur la chaîne You Tube ONLille !
www.youtube.com/ONLille

et sur le site web de **France 3 Hauts-de-France**
https://france3-regions.francetvinfo.fr/hauts-de-france

DIRIGEZ, JOUEZ avec l'Orchestre national de Lille



MENUHIN GSTAAD Festival 2019

(Suisse) : La location est ouverte.



MENUHIN GSTAAD Festival 2019 (Suisse), LOCATION OUVERTE. Le premier festival musical estival en Suisse (à Saanen et à Gstaad là même où Yehudi Menuhin avait repéré des lieux propices à la musique et aux concerts) ouvre sa billetterie : il est enfin possible de réserver ses places, ce pour tous les concerts de l'édition 2019 : une foison de programmes servis par les meilleurs artistes et interprètes de la scène actuelle : chefs, pianistes, chanteurs, orchestres… Le 63è festival Menuhin allie comme à son habitude l'excellence et aussi l'audace, sans omettre aux côtés de l'équilibre de ses propositions, la sensibilisation du classique à tous les publics.

Le programme détaillé de l'ensemble des concerts du **63e Gstaad Menuhin Festival** est désormais en ligne : assurez-vous les meilleurs places en réservant directement sur le site du Menuhin Gstaad Festival 2019, ou par téléphone au 033 748 81 82.

Du 18 juillet au 6 septembre 2019 : 60 CONCERTS à l'affiche pendant presque 2 mois. Les concerts ont lieu dans les églises du canton (écrins intimistes du Saanenland), ou sous la tente à Gstaad, ample vaisseau réservé aux grandes célébrations symphoniques, opératiques, événementielles… Il y a pour tous les goûts à Gstaad chaque été.




PES
MBRE 2018

MOISSON DE TEMPERAMENTS… Cette année le Festival suisse fête **PARIS**, son thème fédérateur. De nombreux artistes français sont présents mais pas seulement :



L'intimité magique des concerts dans les églises

L'église de Saanen accueille cette année Hervé Niquet et son Concert Spirituel dans le «Te Deum» de Charpentier (20.7), Sol Gabetta dans le 2e Concerto de Saint-Saëns (21.7), Patricia Petibon dans des airs de Mozart et de Gluck (27.7), l'organiste de Notre-Dame de Paris Olivier Latry (28.7), le trompettiste Gábor Boldoczki (29.7), Andreas Ottensamer et Yuja Wang en duo (31.7), Fazil Say dans le «Clair de lune» de Debussy (2.8), Ute Lemper dans des chansons françaises et de cabaret (10.8), Bertrand Chamayou dans le 23e Concerto de Mozart (11.8), Cecilia Bartoli (23.8) ou encore Hilary Hahn dans les deux concertos pour violon de Bach avec la Deutsche Kammerphilharmonie Bremen (29.8). On pourra entendre sinon David Guerrier à Château-d'Œx (22.7), Nuria Rial (5.8), Isabelle Faust (9.8), L'Arpeggiata (15.8) et Maurice Steger (4.9) à Zweisimmen, l'Ensemble Janoska et Biréli Lagrène (8.8), Christophe Rousset (20.8) et Francesco Piemontesi (26.8) à Rougemont, le Quatuor Chiaroscuro (23.7) et Christian Bezuidenhout (27.8) à Lauenen. Quelques-uns parmi les plus de 60 concerts proposés en 2019…



FOCUS GRANDES FORMATIONS : Vous préférez les grands effectifs? Réservez aussi vos soirées sous la Tente de Gstaad avec Seong-Jin Cho et Manfred Honeck dans «L’Empereur» de Beethoven et la «Pathétique» de Tchaïkovski (17.8), «Carmen» en version de concert (24.8), Vilde Frang dans Bruch (25.8), Gautier Capuçon et Mikko Franck dans Haydn et la «Symphonie fantastique» de Berlioz (31.8), Klaus Florian Vogt dans Wagner (1.9), Yuja Wang et Myung-Whun Chung dans le 3e Concerto de Rachmaninov (6.9), qui sont en vente depuis le 20 décembre déjà!



Depuis 2 ans, le Menuhin GSTAAD Festival enrichit son offre numérique proposant à la relecture et au visionnage permanent, de nombreux contenus vidéos, au sein de son offre « **GSTAAD DIGITAL FESTIVAL** » – Actuellement, reportage sur l'un des lauréats de l'Académie de direction d'orchestre, organisée chaque été sous la tente / le jeune maestro Joseph Bastian, lauréat du Neeme Järvi 2016 explique le fonctionnement de la «Gstaad Conducting Academy»

RESERVEZ VOS PLACES



directement sur le site du **63è MENUHIN GSTAAD FESTIVAL** :

https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/edition-2019

GSTAAD
MENUHIN
FESTIVAL
& ACADEMY

GSTAAD MENUHIN FESTIVAL GSTAAD FESTIVAL ORCHESTRA

GSTAAD ACADEMY GSTAAD DIGITAL FESTIVAL

PARIS

18 JUILLET – 6 SEPTEMBRE 2019

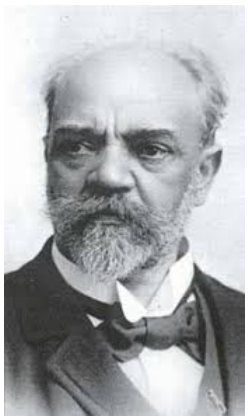
LA LOCATION EST OUVERTE POUR TOUS LES CONCERTS!

Le programme détaillé de l'ensemble des concerts du 63e Gstaad Menuhin Festival est désormais en ligne: ne perdez pas un instant, assurez-vous les meilleurs places en réservant directement sur notre site ou par téléphone au 033 748 81 82.



L'intimité magique des concerts dans les églises

Compte rendu, opéra. PARIS, le 29 janv 2019. Dvorak : Rusalka. KF Vogt, Mattila, Nylund…Mälkki / Carsen



Compte rendu, opéra. PARIS, Opéra Garnier, le 29 janvier 2019. Dvorak : Rusalka. Klaus Florian Vogt, Karita Mattila, Camilla Nylund… Choeurs et Orchestre de l'Opéra. Susanna Mälkki, direction. Robert Carsen, mise en scène. Le Dvorak lyrique de retour à l'Opéra avec la reprise de la production de Robert Carsen du conte Rusalka, d'après la mythique créature aquatique des cultures grecques et nordiques. La direction musicale du drame moderne et fantastique est assurée par la cheffe Susanna Mälkki, et une distribution de qualité mais quelque peu inégale en cette première d'hiver.

Rusalka : la magie de l’eau glacée

L’histoire de la nymphe d’eau douce, immortelle mais sans âme, qui rêve de devenir humaine pour connaître l’amour, souffrir, mourir et… renaître (!) est inspirée principalement de l’Ondine de La Motte-Fouqué et de la Petite Sirène d’Andersen. Créé au début du 20e siècle, l’œuvre peut être considérée comme l’apothéose des talents multiples du compositeur tchèque. Il ajoute à sa fougue rythmique, un lyrisme énergique. Il utilise tous ses moyens stylistiques pour caractériser les deux mondes opposés : celui des créatures fantastiques, dépourvues d’âme, mais non de compassion; celui des êtres doués d’âmes mais aux émotions instables. Un heureux mélange de formes classiques redevables au Mozart lyrique et proches des audaces lisztiennes et wagneriennes. Parfois il utilise des procédés impressionnistes, et parfois il anticipe l’expressionnisme lyrique.

UNE FROIDEUR LYRIQUE QUI PEINE A SE CHAUFFER… Les nymphes de bois qui ouvrent l’œuvre sont un délicieux trio parfois émouvant parfois piquant, interprété par Andrea Soare, Emanuela Pascu et Elodie Méchain. Leur prestation au dernier acte relève et de Mozart et de Wagner sous forme de danse traditionnelle. La Rusalka de la soprano finnoise **Camilla Nylund** prend un certain temps à prendre ses aises. Son archicélèbre air à la lune du premier acte déchire les coeurs de l’auditoire par une interprétation bouleversante d’humanité et de tendresse. C’est dans le finale de l’opéra surtout, lors du duo d’amour et de mort qui clôt l’ouvrage, qu’elle saisit l’audience par la force de son expression musicale. Son partenaire le ténor **Klaus Florian Vogt** prend également un certain temps à se chauffer. A la fin du premier acte, il conquit avec son air de chasse, qui est aussi la rencontre

avec Rusalka devenue humaine. La prestation est instable et perfectible : il paraît un peu tendu, voire coincé sur scène. Il semble avoir des difficultés avec des notes ; est parfois en décalage, mais il essaie de détendre sa voix dans les limites du possible, et sa performance brille toujours par la beauté lumineuse et incomparable du timbre comme la maîtrise de la ligne de chant. Le duo final est l'apothéose de sa performance.
La Princesse étrangère de **Karita Mattila** est délicieuse et méprisante au deuxième acte, sans doute l'une des performances les plus intéressantes et équilibrées de la soirée. La sorcière de la mezzo-soprano **Michelle DeYoung** est un cas non dépourvu d'intérêt. Théâtralement superbe au cours des trois actes, nous trouvons que c'est surtout au dernier qu'elle déploie pleinement ses qualités musicales. Remarquons le duo comique et folklorique chanté avec brio et candeur par **Tomasz Kumiega** en Garde Forestier et Jeanne Ireland en garçon de cuisine, …peureux, superstitieux, drolatiques à souhait. La performance de **Thomas Johannes Mayer** en Esprit du Lac a été déchirante, par la beauté du texte et du leitmotiv associé, mais comme beaucoup d'autres interprètes à cette première, son chant s'est souvent vu noyé par l'orchestre.

LES VOIX SONT COUVERTES PAR L'ORCHESTRE… L'orchestre de la maison sous la baguette fiévreuse de **Susanna Mälkki** est conscient des timbres et des couleurs. L'instrumentation de Dvorak offre de nombreuses occasions aux vents de rayonner, et nous n'avons pas manqué de les entendre et de les apprécier. La précision des cordes également est tout à fait méritoire. Or, la question fondamentale de l'équilibre entre fosse et orchestre, notamment dans l'immensité de l'Opéra Bastille, paraît peu ou mal traitée par la chef. La question s'améliore au cours des actes, et nous pouvons bien entendre et l'orchestre et les chanteurs au dernier. Un bon effort.
Sinon que dire de la mise en scène élégante, raffinée et si musicale de Robert Carsen ? Jeune de 17 ans, elle conserve ses qualités dues à un travail de lumières exquis (signé Peter van

Praet et Carsen lui-même), qui captive visuellement l'auditoire. Le dispositif scénique est une boîte où un jeu de symétries opère en permanence, comme le jeu des doublures des chanteurs par des acteurs. D'une grande poésie, la transposition sage du canadien ne choque personne, malgré un numéro de danse sensuelle au deuxième acte qui représente la consommation de l'infidélité du Prince, ou encore l'instabilité et la frivolité violente des hommes. Si le jeu d'acteur est précis, de nombreux décalages sont présents dans l'exécution et la réalisation de la production. Une première d'hiver qui se chauffe progressivement… pour un résultat final qui enchante.

A voir à l'Opéra Bastille encore les 1er, 4, 7, 10 et 13 février 2019. Incontournable.

COMPTE-RENDU, concert. MARSEILLE, le 12 janv 2019. Concert du nouvel an, Lyricopéra. De la Peña, Mendoze…

COMPTE-RENDU, concert. MARSEILLE, le 12 janv 2019. Concert du nouvel an, Lyricopéra. De la Peña, Mendoze…



LyricOpéra fêtait ses dix ans, ses quarante concerts, sans subventions, sans autre soutien que les dons et le dévouement sans faille de sa fondatrice Marthe Sebag. Avec son propre piano qui reste à demeure, elle a fait du Temple Grignan un véritable temple intime du lyrique et s'est gagnée le concours d'artistes dont beaucoup, jeunes, trouvent ou ont trouvé en ce lieu, un premier public attentif et exigeant, avant de se lancer à l'assaut de plus vastes scènes et auditoires. Beaucoup de ces chanteurs honorent désormais des lieux prestigieux nationaux et internationaux, mais fidèles et reconnaissants à l'accueil de cet écrin marseillais chaleureux, ils y reviennent pour notre bonheur.

Ainsi, ce premier concert 2019 recevait, avec un vétéran, **Christian Mendoze**, ancien danseur étoile, flûtiste virtuose, fondateur, il y a plus de trente ans, du premier ensemble baroque de la région ***Musiqua Antiqua Provence*** qu'il a promené avec succès dans toute l'Europe, jalonnant son itinéraire de festival en festival, de disques couronnés de prix prestigieux, Grand Prix de l'Académie du Disque, Prix Radio Suisse International, ou distingués par la critique, Recommandation Classica, Meilleur disque de l'année, etc. Le prochain, attendu pour le printemps, consacré à la musique baroque espagnole, gravera la voix hispano-française d'Eleonora de la Peña, sa jeune mais déjà ancienne partenaire de ses concerts et de son festival varois de Signes. Mais, ici, tous deux intervenaient comme solistes, avec la complicité de la pianiste et claveciniste, Corinne Bétirac, continuiste attitrée de l'ensemble Musiqua Antiqua, à la belle carrière et au riche palmarès discographique.

La soprano **Eleonora de la Peña**, depuis ses dix-huit ans ans se produit sur scène, abordant, d'une voix à la projection

naturelle, des rôles légers comme l'Ernestina de L'Occasione fa il ladrode Rossini, l'Eurydice d'Orphée aux Enfers, d'Offenbach ou plus dramatiques, telles l'Amélite du Zoroastrede Rameau, ou la tragique Didon de Dido and Aeneasde Purcell. Travaillée avec finesse dans des ateliers lyriques et des masters classes de grands professeurs, sa voix a gagné en agilité vocale lui permettant de se confronter au chant baroque, au bel canto romantique sans perdre de ses qualités naturelles. À vingt-quatre ans, on la trouve, chantant, entre autres, Rossini (Berta du Barbiere di Siviglia) aux fameux thermes de Caracalla. En 2016, elle participe à la première édition de Fabbrica, ambitieux spectacle monté par l'Opera Studio de l'Opéra de Rome, œuvre qui fait autant appel aux qualités vocales que scéniques de jeunes chanteurs soigneusement sélectionnés, intégralement mis en ligne. Engagée à Montréal au Festival d'Opéra de Saint-Eustache, elle est aussi Yniold de Pelléas et Melisandeen Espagne.
Et nous la retrouvions avec bonheur à Marseille, dans sa première partie, d'abord dans l'air rêveur et piquant de la Norina du Don Pasquale (1843) de Donizetti. Comme Adina près de dix ans plus tôt dans l'Elisir d'amor, qui se définissait au milieu de ses paysans en femme cultivée leur lisant la légende de Tristan et Yseult, se gaussant du philtre d'amour, Norina paraît lisant un chapitre d'un roman de chevalerie inspiré de l'Arioste ou du Tasse (« Quel guardo il cavaliere… ») sur le pouvoir du regard de la Dame qui réduit à ses genoux le preux énamouré. Mais ici, le code courtois, chevaleresque, de la rêveuse en apparence première partie est tourné en dérision par la malicieuse jeune fille dans la seconde dans un insolent feu d'artifice vocal sur les artifices de la séduction dont elle sait user, sans besoin de leçon livresque, ivresse virtuose de vocalises papillonnantes, piquées, pour piquer, épingler, tels des papillons, les hommes de sa collection. Et nous sommes captivés à notre tour par cette adorable petite personne dans sa robe verte et son châle cachemire qui passe de la faussement ingénue première partie câline pour cascader ses rires, se riant des difficultés.

Du même Donizetti, Linda di Chamounix (1841) est un étrange opéra mi-sérieux mi-bouffe, une sorte de pastorale montagnarde et parisienne où l'héroïne perd et retrouve la raison. Il en surnage l'air « *O luce di quest'anima* », récit obligé mélancolique, obligatoire prélude à un air lumineux, primesautier, jubilatoire, gammes montantes, descendantes comme les alpestres pentes du décor de l'histoire, mots brodés de vocalises, dans lequel Eleonora se lance avec franchise, notes nettes, piquées comme les pics alpins, jamais savonnées, dentelles de la ligne assumées, caressées, dessinées et trilles de cadences d'oiseaux. Incursion dans le Puccini bouffe de Gianni Schicchi, elle entre dans la brève mais intense ligne de l'air de Lauretta, « O mio babbino caro… » comme dans un gant ondulant, insinuant du chantage ému au suicide au tendre papa.
Sa seconde partie sera espagnole.Je ne vais pas répéter ici tout ce que j'ai dit et écrit sur la zarzuela, dont le vaste éventail embrasse de ce qu'en France on appelle opérette et opéra-comique (avec passages parlés) au grand opéra. À preuve cet air pimpant d'une coquette cocottante vocalement, « Me llaman la primorosa », tiré de El barbero de Sevilla(1901), 'le Barbier de Séville' de Gerónimo Giménez et Manuel Nieto Matán, une polonaise au rythme effréné, semée de sauts périlleux, hérissée de vocalises et de cadences de haute voltige qui n'ont rien à envier à la vocalité virtuose italienne, dont Eleonora se tire encore avec une sorte de bagout souriant et hardi collant parfaitement au personnage. **De Las hijas del Zebedeo (1889) du grand Ruperto Chapí**, il n'est soprano qui, de Berganza à Los Ángeles, en passant par toutes les cantatrices qui aujourd'hui découvrent la zarzuela, comme Elina Garanca, n'ait voulu chanter les « Carceleras », avec la condition hispanique d'une voix aisée, corsée dans le grave et assez agile pour s'attaquer aux redoutables mélismes espagnols. Rythme et style flamenco, texte andalou badin et populaire d'une amoureuse joyeusement jalouse, exaltant de manière humoristique les charmes canailles de son amoureux. J'avoue mon appréhension préalable mais, vite disparue avec la

maîtrise absolue d'Eleonora qui semble chez elle dans ce répertoire, médium solide et grave jamais forcé ni poitriné, sachant donner toutes les couleurs espagnoles à cette musique complexe, virtuose, mélismatique, avec ses cadences en roulades héritées du flamenco, joliment perlées, port altier et œil aimablement aguicheur. Pour clore la partie espagnole, la Canzonetta spagnuolade Rossini, si averti en hispanité lyrique avec sa femme Isabel Colbrán et son interprète le célébrissime ténor et compositeur Manuel García, père de la Malibran et de Pauline Viardot, collaborateur du Barbier de Séville, dont nombre de passages fleurent bon l'Andalousie. Un peintre, mis au défi par sa Muse de peindre un sujet surhumain, ne peut que le décliner pour s'abandonner à rêver de sa belle. Texte simple prétexte à la complexité vocale, commencé très lentement, accéléré à une virtuosité véloce de strophe en strophe avec, chaque fois des diminutions de plus en plus rapides et vertigineuses : un morceau de bravoure gagné haut la main et la voix.
A la maîtrise technique du chant et des styles, Eleonora de la Peña joint le charme ardent de son physique, de son tempérament scénique : sans aucune gesticulation, quelques gestes et l'expressivité naturelle du visage lui suffisent, sobrement, à évoquer un sentiment, un personnage : à l'être dans la musique.
Johann Joachim **Quantz** (1697-1773), musicien élève de Zelenka, parcourut l'Europe comme flûtiste virtuose, rencontrant tous les grands compositeurs baroques italiens. Professeur de flûte de Frédéric le Grand, il restera auprès de lui, facteur de flûte, auteur d'un traité pour l'instrument, et compositeur prolifique de centaines de sonates et concertos. Christian Mendoze avait choisi d'interpréter un Caprice, menuet avec dix variations pour flûte solo traversière qu'il avait lui-même adapté à sa flûte à bec : une véritable recréation.



Le thème est joli, se pose doucement puis, sur la simple architecture, **Mendoze** impose, dessine et tisse une fine texture qui évolue et se rénove progressivement en rythme et ornements dès la seconde variation, éveillant des nids d'oiseaux, et jamais flûte à bec—bien nommée— aérienne, ailée, ne fut plus justement affûtée à dire, chanter, ces envols d'oisillons gazouillants qui volètent volubiles mais sans jamais perdre le repère de cet instrument comme un perchoir ami d'où ils fusent sans fin dans une fausse fuite gracieuse vers un ciel azuré infini ; l'infini, horizon de la variation, variation de la variation qui se peut enchaîner sans fin. Et les notes-oiseaux se poursuivent, se rattrapent, se fuient, il y a comme des brouilleries, des disputes piano et forte, des dissonances, toujours harmonieuses, dans une transparence légère de ramure printanière fleurie flottant sur le zéphyr impalpable du souffle sans fin, vrilles et trilles frissonnants, floraisons dans l'espace.Miracle et volupté de la virtuosité, l'oreille et l'œil unissent leurs sensations aux images mentales : à regarder et entendre l'instrumentiste dialoguant abouché à son instrument, la fascinante prestidigitation de ses doigts, on croit le voir auréolé d'une impalpable nuée de croches, un brouillard de doubles croches tourbillonnant comme un essaim doré d'amicales d'abeilles babillardes. Oui, on comprend, à l'enchantement de ce jeu, qu'on prête à la flûte, instrument premier sinon primitif, un pouvoir hypnotique, magique, fascinant sur les sens, les gens.

Dans le seconde partie, le piano entrait en jeu avec la flûte, se partageant, toujours de Quantz, la Sonate en trio, réduite encore par Mendoze, à deux. Sonate baroque mais dans le canon classique de sa construction en trois mouvements, un somptueux adagio central entre deux allegros. Corinne Bétirac, avec sa souplesse stylistique d'accompagnatrice avertie, manifestait

ici son talent de partenaire pratiquement à plein, dialoguant à égalité avec la flûte virtuose, mais lui disputant, parfois, dans la logique concertante, de son martellement terrien, la prééminence aérienne même d’une flûte sûrement destinée à un monarque.
En bis, Mendoze et de la Peña interpréteront un air charmant de Juan Hidalgo, ¡Ay que sí, ay que no !qui figurera dans leur disque sur le baroque espagnol sous presse. Puis la soprano et la pianiste donneront fin à ce concert passionnant par le boléro passionné Bésame mucho, autre genre mais toujours musique, de la belle, et magnifiquement jouée et chantée.

LyricOpera
Marseille, Temple Grignan
Concert du Nouvel An
Temple Grignan
12 janvier 2019
Eleonora de la Peña, soprano
Christian Mendoze, flûte
Corinne Bétirac, piano
Donizetti, Puccini, Quantz, airs de zarzuelas
Photos :
1. Eleonora de la Peña ;
2. Corinne Bétirac et Christian Mendoze.
.

LIVRE, critique. Jérôme Bastianelli : La vraie vie de Vinteuil (Grasset)



LIVRE, critique. Jérôme Bastianelli : La vraie vie de Vinteuil (Grasset). A rebours de la prose poétique énigmatique voire trouble et tout du moins souvent ambivalente de Proust, voici lumineuse, précise et très documentée, la biographie du compositeur **Georges Vinteuil**, soit l'un des meilleurs représentants de la musique française au XIXè, à l'époque du romantisme français à l'épreuve de Wagner, pendant le Second Empire et après la défaite de 1870… De la fiction sublime de Marcel, l'auteur déduit un texte dont le contenu atteint l'exactitude de la réalité. Il aurait donc réellement vécu ce Vinteuil, personnage à peine esquissé chez son premier géniteur, Proust ? Ici, Georges Vinteuil ressuscité est surtout l'ami de César Franck avec lequel il partage une communauté de valeurs et de goûts ; leur style est d'ailleurs si proches qu'ils en seraient quasi interchangeables (comme Picasso et Braque, dans leur période cubiste de 1911-1912). Ici, dans l'admiration pour l'écriture wagnérienne et en particulier l'accord de Tristan, Vinteuil compose en 1861 sa fameuse **Sonate « pour piano et violon »** (notez bien l'ordre des deux instruments ainsi présentés).

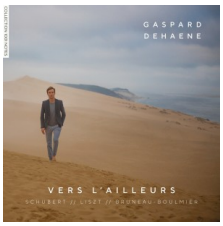
C'est l'enfant miraculeux d'un précurseur génial… Vinteuil serait ainsi le premier à inaugurer une vague salvatrice pour notre musique de chambre, avant Fauré, D'Indy, Franck, Dubois… ce bien avant la création de la fameuse Société nationale de musique, née après la défaite de 1870.

Dans le souvenir de Wagner, dans l'influence de Franck et

aussi d'Alexis de Castillon dont la figure revient plusieurs fois dans le récit biographique, Georges Vinteuil écrit donc sa Sonate miraculeuse, celle qui occupe une place centrale dans ***A la recherche du temps perdu*** ; sa petite phrase (musicale) dans le premier mouvement *Andante*, cristallise ce phénomène de remémoration immédiate qui électrise véritablement le héros de Proust, Swann. Ainsi est enfin élucidée, l'énigme musicale la plus fascinante de la littérature française.
Si la prose permet d'en témoigner, la musique réalise le mécanisme physique et organique qui permet au sujet d'éprouver ce vertige décisif, entre révélation et extase.
L'auteur qui préside l'association des Amis de Marcel Proust connaît l'œuvre et la vie de Marcel comme personne ; il peut donc croiser les chemins biographiques, intégrer dans la biographie de Georges, les éléments et citations d'*A la recherche du temps perdu* : ainsi, quand Vinteuil et Franck assistent aux fameux concerts dirigés par Wagner, ils éprouvent exactement en un effet de miroir, de la fiction à la réalité du récit biographique, ce choc que Swann ressent à l'écoute de la fameuse Sonate de Vinteuil.
Si « Proust n'a pas tout su », l'auteur de ce premier roman restitue à l'un de ses personnages clés, une épaisseur fictionnelle aussi vraie que nature. Devenue un mythe musical et littéraire, la Sonate de Vinteuil méritait évidemment cette naissance et cette identité crédibles, enfin restituées.

LIVRE, critique. Jérôme Bastianelli : La vraie vie de Vinteuil (Grasset). Parution : janvier 2019. 272 pages – EAN : 9782246817291 / Editions Grasset – collection « Le courage ».
https://www.grasset.fr/la-vraie-vie-de-vinteuil-9782246817291

Teaser vidéo : Vers l'Ailleurs, le nouveau cd de Gaspard DEHAENE, piano



Teaser vidéo : Vers l'Ailleurs, le nouveau cd de Gaspard DEHAENE, piano (1 cd Collection 1001 Notes – nov 2018). ITINERANCES POETIQUES… Le pianiste Gaspard Dehaene confirme une sensibilité à part ; riche de filiations intimes. C'est un geste explorateur, qui ose des passerelles enivrantes entre Schubert, Liszt et la pièce contemporaine de Rodolphe Bruneau-Boulmier. Ce 2è cd est une belle réussite.

LIRE aussi notre critique du cd **VERS L'AILLEURS. GASPARD DEHAENE, piano. Schubert, Liszt, Bruneau-Boulmier**

ENTRETIEN avec Gaspard DEHAENE, à propos de l'album « Vers l'Ailleurs »…



ENTRETIEN avec le pianiste Gaspard Dehaene. Sur un Steinway, préparé par Gérard Fauvin, le pianiste **Gaspard Dehaene** livre pour le label 1001 Notes, son déjà 2è album : un programme ciselé, serti de pépites aux filiations choisies et personnelles où rayonne l'esprit libre du voyageur, de Schubert à Liszt, et de l'explorateur entre terre et mer, selon la passion de son grand-père, l'écrivain Henri Queffélec avec la pièce de Bruneau-Boulmier.

Ce nouveau cd est une invitation au plus beau des voyages : par l'imaginaire et le songe. Entretien pour classiquenews afin d'en relever quelques clés. LIRE notre entretien avec Gaspard Dehaene, pianiste.



Rachmaninov : Symphonie n°2



ARTE, dim 10 fév 2019. RACHMANINOV : Symphonie n°2 (à 18h30, Maestro). En mi mineur opus 21, la 2è Symphonie de Rachmaninov est le retour du compositeur à l'écriture, après son échec traumatisant dû aux critiques émises à la création de sa première symphonie. Créée à Saint-Pétersbourg en mars 1897, la Première Symphonie mal dirigée par Glazounov (qu'on a dit fortement alcoolisé) suscite les vives reproches de César Cui : il n'en fallait pas davantage pour marquer le jeune Rachmaninov (24 ans) à qui tout semblait sourire… A Dresde, le jeune musicien, pourtant encouragé par Tchaikovski et qui a à son effectif plusieurs compositions plus que convaincantes (dont l'opéra Aleko, 1893) reprend goût à la création : en découlent après Aleko deux autres ouvrages fantastiques et saisissants (Le Chevalier ladre, 1906 ; Francesca da Rimini, 1904) et aussi cette nouvelle symphonie, emblème d'un équilibre enfin recouvré. En Saxe, Rachmaninov retrouve l'envie d'écrire et d'affirmer son tempérament puissant et original. Il est donc naturel que l'Orchestre de la Staatskapelle de Dresde (dont le directeur musical actuel est Chritian Thielemann) s'intéresse à cette œuvre liée à son histoire. Le chef invité Antonio Pappano dirige les musiciens dans ce concert enregistré en 2018.



Créée en 1908 à Saint-Pétersbourg, la Symphonie n°2 est le produit d'une période féconde qui réalise aussi le poème orchestral l'île des morts et l'éblousisant Concert pour piano n°3. La n°2 est portée par un nouveau souffle, une richesse d'orchestration souvent irrésistible et une architecture qui est la plus ambitieuse des 3 symphonies finalement composées. Rachmaninov assimile et Tchaikovski (dans les couleurs), et Sibelius dans l'exigence d'une construction et d'une certaine efficacité qui inféode le développement formel.
Quatre mouvements : Largo, Allegro moderato / Allegro molto / Adagio (synthèse portée par la beauté de sa cantilène, l'épisode concilie une grande richesse polyphonique et le principe cyclique qui reprend le thème principal du premier mouvement) / Allegro vivace

---

ARTE, « Maestro » – dim 10 fév 2019 à 18h30, RACHMANINOV : Symphonie n°2. Dresden Staatskapelle / Staatskapelle de Dresde. Antonio Pappano, direction – film 2018, durée : 43 mn.

_____

LIRE notre dossier spécial **les opéras de Rachmaninov**
http://www.classiquenews.com/les-operas-de-rachmaninov-alenko-le-chevalier-ladre-dossier-special/

LIRE d'autres articles dédiés à Rachmaninov sur classiquenews
http://www.classiquenews.com/tag/rachmaninov/

TOURCOING, La Clémence de

Titus par l'Atelier Lyrique de Tourcoing



TOURCOING, 3-7 février 2019. MOZART : La Clémence de Titus. Créé au Théâtre National de Prague le 6 septembre 1791, sur le livret de Caterino Mazzolà d'après Pietro Metastasio, l'opéra « ***La Clémence de Titus*** » est l'ultime « opera seria » de Mozart, commandé l'année de sa mort, pour le couronnement de Léopold II sacré roi de Bohème. L'œuvre de circonstance devient par le génie mozartien, chef d'oeuvre absolu, encore mésestimé, et qui illustre l'idéal du politique vertueux, une vision influencée par l'esprit des Lumières, Leopold, alors qu'il était Grand-Duc de Toscane, décide la fin des pratiques de torture et abolit la peine de mort. Sur le métier de son autre chef d'oeuvre, la Flûte enchantée, Mozart voulait composer La Titus en allemand comme La Flûte, mais le théâtre destinataire (l'opéra de Prague) a été construit pour produire des opéras italiens (il y a créé Don Giovanni).
Mozart imagine à Rome, Titus, vertueux, est promis à Bérénice, (la princesse orientale lui a transmis les valeurs morales les plus hautes…). Or dans la capitale impériale, l'empereur est la proie d'une trahison et d'un complot contre sa personne. Vitellia qui aime Titus, manipule le meilleur ami de Titus, Sextus (d'auant plus facilement que ce dernier aime Vitellia). Dans ce nœud passionnel et politique, Titus révèle sa valeur : la responsabilité, la justice, la clémence. A son contact, même la perfide et haineuse Vitellia se transforme et évolue. En associant émotion, sentiment et devoir, Mozart réalise un sommet de l'inspiration seria. La Clémence de Titus est un opéra à réévaluer d'urgence.
Le compositeur qui écrit aussi le Requiem (laissé inachevé),

conçoit des ensembles qui annonce le final à la Rossini : synthèse dramatique et réunion des personnages qui dans ce temps suspendu, expriment chacun leur propre pensée et sentiments.
Parmi les instruments choisis qui colorent la partition, la clarinette de basset pour Sextus, le cor de basset pour le grand air de Vitellia au II (où l'intrigante bascule en une révélation intime qui la rend enfin plus humaine et compatissante). Pour écrire les parties de chacun de ces instruments, Mozart profite de sa proximité avec son frère de loge, Anton Stadler (1753-1812), joueur virtuose de cor de basset et clarinettiste… il a inventé la clarinette de basset avec l'aide du fabricant Theodor Lotz. Toute l'action mène à la scène finale, éloquente manifestation des vertus du pouvoir : la clémence de Titus avec laquelle l'empereur accepte de pardonner à tous ceux qui ont voulu le tuer. Avant de mourir, Mozart nous laisse un message humaniste et profondément fraternel.

Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : La Clémence de Titus
Opéra en deux actes
3 représentations, Du 3 au 7 février 2019

OPÉRA, CRÉATION, dès 10 ans
2h45
ITALIEN SURTITRE FRANÇAIS

Dimanche 3 février 2019 15h30
Mardi 5 février 2019 20h
Jeudi 7 février 2019 20h

TOURCOING, Théâtre Municipal Raymond Devos
de 6 à 45€
RÉSERVEZ
http://www.atelierlyriquedetourcoing.fr/spectacle/la-clemence-de-titus/

Tito / Titus : Jérémy Duffau, ténor
Vitellia : Clémence Tilquin, soprano
Sesto : Amaya Dominguez, mezzo-soprano
Annio : Ambroisine Bré, soprano
Servilia : Juliette Raffin Gay, soprano
Publio : Marc Boucher, baryton-basse

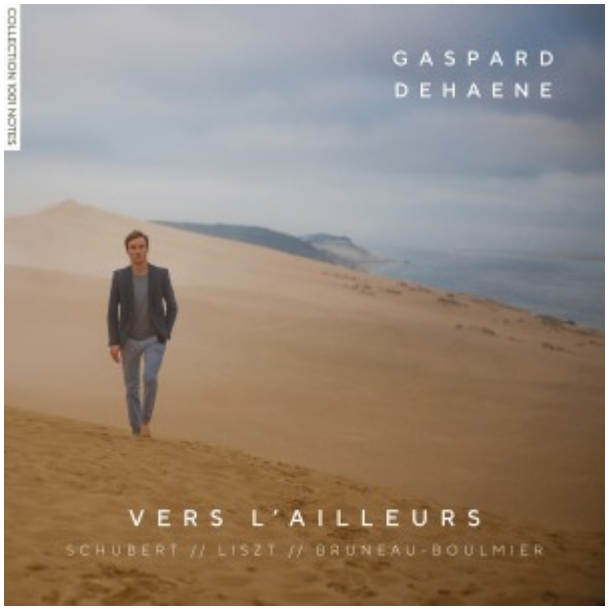
Chœur de l'Atelier Lyrique de Tourcoing
La Grande Écurie et la Chambre du Roy
Direction musicale : Emmanuel Olivier

Mise en scène : Christian Schiaretti
Chef de chant : Flore Merlin



CD, critique. VERS L’AILLEURS. GASPARD DEHAENE, piano. Schubert, Liszt,

Bruneau-Boulmier (1 cd Collection 1001 Notes – nov 2018)



CD, critique. VERS L'AILLEURS. GASPARD DEHAENE, piano. Schubert, Liszt, Bruneau-Boulmier (1 cd Collection 1001 Notes – nov 2018). **ITINERANCES POETIQUES…** Le pianiste Gaspard Dehaene confirme une sensibilité à part ; riche de filiations intimes. C'est un geste explorateur, qui ose des passerelles enivrantes entre Schubert, Liszt et la pièce contemporaine de Rodolphe Bruneau-Boulmier. Ce 2è cd est une belle réussite. Après son premier (Fantaisie – également édité par 1001 Notes), le pianiste français récidive dans la poésie et l'originalité. Il aime prendre son temps ; un temps intérieur pour concevoir chaque programme ; pour mesurer aussi dans quelle mesure chaque pièce choisie signifie autant que les autres, dans une continuité qui fait sens. La cohérence poétique de ce second cd éblouit immédiatement par sa justesse, sa sobre profondeur et dans l'éloquence du clavier maîtrisé, sa souple élégance. Les filiations inspirent son jeu allusif : la première relie ainsi Schubert célébré par Liszt. La seconde engage le pianiste lui-même dans le sillon qui le mène à son grand père, Henri Queffélec, écrivain de la mer, et figure inspirant ce cheminement entre terre et mer, « vers l'Ailleurs ». En somme, c'est le songe mobile de Schubert, – le wanderer / voyageur, dont l'errance est comme régénérée et superbement réinvestis, sous des doigts complices et fraternels.

VERS L’AILLEURS
Les itinérances poétiques de Gaspard Dehaene…
2è cd magistral



Les escales jalonnent un voyage personnel dont l'aboutissement / accomplissement est la sublime **Sonate D 959 en la majeur de Franz Schubert** (avant dernier opus daté de sept 1828). Au terme de la traversée, les champs parcourus, éprouvés enrichissent encore l'exquise mélancolie et la tendresse chantante du dernier Schubert.

Les deux premiers épisodes démontrent le soin et l'affinité de Liszt pour son devancier Schubert. Le premier a réalisé les arrangements des morceaux pour piano. Grave et lumineux, « **Aufenthalt** »ouvre le programme et amorce le voyage. C'est une gravité comme exaltée mais digne dans ses emportements que le pianiste exprime ; avec une respiration idéale, un naturel sobre et même élégant, Gaspard Dehaene exprime la force et la puissance, l'ivresse intérieure d'une partition qui saisit par son tragique intime. D'une carrure presque égale, « **Auf dem wasser zu singen** » fait surgir au cœur d'un vortex allant, la langueur et la mélancolie d'un Schubert enivré, au lyrisme éperdu. L'énonciation du piansite se fait fraternelle et tendre ; il transmet un chant éperdu qui est appel au renoncement et déchirante nostalgie. L'acuité du jeu, souligne dans les passages harmoniques, d'un ton à l'autre, la douceur du fluc musical à la fois entêtant et aussi salvateur ; à chaque variation, correspond un éclat distinct, une facette caractérisée que le pianiste sûr, inscrit dans une tempête intérieure de plus en plus rageuse et irrépressible. Détaillée et viscérale, l'engagement de l'interprète convainc de bout en bout.

Puis la **Mélodie hongroise** s'affirme tout autant en une élocution simple et intimiste. Le pianiste affiche une élégance altière, celle d'un un cavalier au trot, souple et acrobatique auquel le jeu restitue toutes les aspérités et les nuances intérieures. La gestion et le règlages des nuances se révèlent bénéfiques : tous les arrières plans et tous les contrechamps restituent chaque souvenir convoqué. Le rubato est riche de toutes ses connotations en perspective ; le

toucher veille au velouté de la nostalgie : chaque nuance fait surgir un souvenir dont le moelleux accompagne dans le murmure l'éloquente fin pianissimo. Quel remarquable ouvrage.

Autant Schubert brille par l'éclat de ses nuances intimes, pudiques et crépusculaires. Autant **Liszt** crépite aussi mais en contrastes plus déclamés.
Le Liszt recompose le paysage schubertien et s'éloigne quand même, de cette sublimation du souvenir qui devient caresse et renoncement ; ici, la digitalité se fait plus vindicative et vibratile ; le claviern d'organique et dramatique, bascule dans une marche prière qui peu à peu s'électrise dans l'énoncé du motif principal. Evidemment l'écriture rhapsodique revendique clairement une libération de l'écriture et un foisonnement polyphonique dont Gaspard Dehane exprime bien le chant plus martelé et comme conquérant ; il en défend le lyrisme des divagations ; éclairant chez Liszt, ce débordement expressif, sa verve délirante dont la spiritualité aime surprendre, dans la virtuosité de son clavier orchestre.
A 8'14, le chant libre bascule dans une sorte de réflexion critique, douée d'une nouvelle ivresse plus souple et lyrique, exprimant la quête des cimes dans l'aigu jusqu'au vertige extatique. Puis le final se précipite en une course vertigineuse (11'38), jusqu'au bord de la syncope et d'une frénésie panique. Le jeu est d'autant plus percutant qu'il reste dans cet agitato que beaucoup d'autres pianistes exacerbent, clair, précis, nuancé, éclatant.

Après la filiation Schubert / Liszt, Gaspard Dehaere cultive une entente intime avec le texte de son grand père, – Henri Queffélec, « **quand la terre fait naufrage** ». A cette source, s'abreuve l'inspiration du compositeur **Rodolphe Bruneau-Boulmier** qui reprend le même intitulé : fluide et séquentiel, et pourtant jamais heurté ni sec, le jeu du pianiste joue des transparences et des scintillements flottants, expression d'une inquiétude sourde qui se diffuse et se rétracte dans un tapis sonore qui croît et se replie. AInsi s'affirme le climat

incertain d’intranquillité, propre à beaucoup d’œuvres contemporaines d’aujourd’hui dont la nappe harmonique se répand progressivement en crescendo de plus en plus forte, jusqu’à son milieu où le mystère assène comme un carillon funèbre, son murmure dans le noir et le néant… de la mer. Ainsi se précise comme seule bouée d’un monde en chaos, le glas d’une « cathédrale engloutie », cri bien présent et d’une morne volupté. Les couleurs et les nuances du pianiste se révèlent primordiales ici.



A mi chemin de la traversée (au mi temps du cd), nous voici plus riches, d'une écoute mieux affûtée encore pour mesurer les tableaux intérieurs de la **D 959** (prise live) : d'autant que l'interprète se montre d'une éloquence intérieure, mobile, explorant sur le motif schubertien lui-même, toutes les nuances du souvenir ou de climats imaginaires. L'intelligence sensible est vive : elle ressuscite mille et un mouvement de l'introspection rêveuse, nostalgique, grave souvent, toujours ardente. Voici les temps forts de cette lecture profonde et riche, concçue / vécue tel un formidable voyage intérieur.

Le portique d'ouverture affirmé, à l'assise parfaite inscrit ce premier mouvement dans une déclaration préliminaire absolument sereine et déjà le pianiste en exprime les fondations qui se dérobent, en un flux ambivalent, à la fois intranquille et comme prêt à vaciller. Ce trouble en arrière plan finit par atteindre le motif principal dont il fait une confession pleine de tendresse.
Le cantabile et le legato feutré captivent dès ce premier mouvement ; le motif principal n'y est jamais clairement énoncé ; toujours voilé, dérobé tel le tremplin au repli et au secret, en une cantilène aux subtiles éclats / éclairs intérieurs. Le compositeur cultive le surgissement de cette ineffable aspiration à l'innocence, la perte de toute gravité. C'est ce qui transpire dans la réitération du motif réexposé avec une douceur sublime inscrite dans l'absolu de la tendresse.

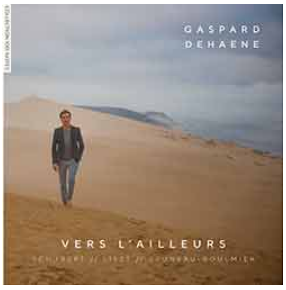
Plus court, l'andantino peint l'infini de la solitude, un accablement sans issue et pourtant conçu comme une berceuse intérieure qui sauve, berce, calme. Le pianiste inscrit son jeu dans l'allusion et le percussif avec une intelligence globale des climats, sachant faire jaillir toute l'impulsion spontanée, plus viscérale de la séquence plus agitée et

profonde.
A 5’38, tout étant dit, la réexposition frôle l’hallucination et le rêve flottant. L’économie du jeu restitue la charge émotionnelle et la profondeur ineffable de la conclusion, entre retrait et renoncement, béatitude morne et désespoir absolu
Quel contraste assumé avec le Scherzo, plus insouciant et même frétillant.
L’Allegretto final est enveloppé dans la douceur, dans un moelleux sonore qui dit l’appel à la résolution de tout conflit. La légèreté et l’insouciance clairement affichées, assumées chantent littéralement sous les doigts caressants du pianiste. Il joue comme un frère, la confession d’une espérance coûte que coûte. Voilà qui nous rend Schubert plus bienveillant, d’une humanité reconstruite, restaurée, enfin réconciliée. Dont le chant apaise et guérit. Superbe lecture.

CD, critique. VERS L’AILLEURS. GASPARD DEHAENE, piano. Schubert, Liszt, Bruneau-Boulmier (1 cd Collection 1001 Notes – programme durée : 1h12 enregistré à Limoges en nov 2018). CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2019. Photos et illustrations : © Martin Trillaud – WAM

ENTRETIEN avec Gaspard DEHAENE, à propos de l'album « Vers l'Ailleurs »…

_____



ENTRETIEN avec le pianiste Gaspard Dehaene. Sur un Steinway, préparé par Gérard Fauvin, le pianiste **Gaspard Dehaene** livre pour le label 1001 Notes, son déjà 2è album : un programme ciselé, serti de pépites aux filiations choisies et personnelles où rayonne l'esprit libre du voyageur, de Schubert à Liszt, et de l'explorateur entre terre et mer, selon la passion de son grand-père, l'écrivain Henri Queffélec avec la pièce de Bruneau-Boulmier. Ce nouveau cd est une invitation au plus beau des voyages : par l'imaginaire et le songe. Entretien pour classiquenews afin d'en relever quelques clés. LIRE notre entretien avec Gaspard Dehaene, pianiste.



VIDEOS

_____

_____

VOIR aussi le **teaser du CD Vers l’Ailleurs par Gaspard Dehaene** :

https://www.youtube.com/watch?v=KoAlipMdBYQ



VOIR le CLIP vidéo ANDANTINO de la Sonate D959 de Franz SCHUBERT par Gaspard Dehaere



Programme VERS L'AILLEURS

FRANZ SCHUBERT (Arr. FRANZ LISZT)
« Aufenthalt »
« Auf dem Wasser zu singen »

FRANZ SCHUBERT
Mélodie Hongroise

FRANZ LISZT
Rhapsodie Espagnole

RODOLPHE BRUNEAU-BOULMIER
« Quand la terre fait naufrage »

FRANZ SCHUBERT
Sonate D 959 en la Majeur (Live)
Allegro / Andantino / Scherzo : allegro vivace / Allegretto

Prise de son, mixage et mastering : Baptiste Chouquet – B media
Photos : Martin Trillaud – WAM
Création graphique : Gaëlle Delahaye
Production : Collection 1001 Notes
Piano : Gérard Fauvin

CD – Enregistré en novembre 2018 à Limoges

www.gasparddehaene.com

PROCHAINS CONCERTS 2019
de Gaspard DEHAENE

_____

12 avril : Narbonne – Violoncelle et piano, avec le violoncelliste Damien Ventula
14 avril : Bruxelles, Belgique – Concert en sonate piano / alto, avec l'altiste Adrien Boisseau
3 juin : Les Invalides, Paris – Concert partagé avec Anne Queffélec
5 juin : Maison du Japon, Paris
23 juin : Festival de Nohant
12-14 juillet : Folle Journée à Ekaterinburg, Russie
25 septembre : Carnegie Hall, New York
2 octobre : Tokyo, Japon – Récital au Toyosu civic center hall

PLUS D'INFOS :
https://festival1001notes.com/collection/projet/vers-lailleurs

---

CD, coffret événement, annonce. DANIEL BARENBOIM : Complete Berlioz recondings on Deutsche Grammophon (10 cd DG)

CD, coffret événement, annonce. DANIEL BARENBOIM : Complete Berlioz recondings on Deutsche Grammophon (10 cd DG).

Daniel Barenboim a dirigé l'Orchestre de Paris de 1975 à 1989, presque 15 ans d'une complicité et d'un travail en profondeur au service des grands compositeur romantiques, en particulier du génie de Berlioz. Pour les 150 ans du plus grand Romantique français en 2019, Hector Berlioz est mort en 1869, DG Deutsche Grammophon publie un coffret de 10 cd réunissant l'intégrale des enregistrements de Barenboim et de l'Orchestre de Paris dédié à Hector Berlioz. Agé de 33 ans, le maestro célébré internationalement, allie classicisme lumineux et souffle dramatique parfois d'une grande profondeur.
Au programme de ce coffret événement : Symphonie Fantastique, Rêverie et caprice, ouverture du Carnaval Romain composent le volet orchestral ; la majorité des enregistrements concerne surtout l'opéra avec Roméo et Juliette, La Damnation de Faust, Béatrice et Bénédicte, sans omettre la cantate pour le prix de Rome, La mort de Cléopâtre et le Requiem… Piloté par le pianiste et chef, l'orchestre parisien a peut-être ici connu une décade miraculeuse, par sa sonorité pleine et onctueuse, sons sens du détail et de l'architecture… A venir, mi février 2019 dans le mag cd dvd livres de classiquenews : la critique développée du **coffret DANIEL BARENBOIM : Complete Berlioz recondings on Deutsche Grammophon (10 cd DG)**.

LIRE aussi notre **grand dossier BERLIOZ 2019**